



Un jour dans la vie du Lieutenant-Colonel Tapan Mitra Chowdury

Le Lieutenant-Colonel Mitra Chowdury est l'un des 6.000 Casques bleus déployés en Côte d'Ivoire, bien loin de son Bangladesh natal. « Il est parfois difficile d'être loin de son pays et des siens, » avoue-t-il, avant de déclarer que l'intérêt qu'il porte à sa mission l'aide à surmonter ce manque au quotidien.

« Je m'efforce toujours de profiter au maximum des situations dans lesquelles je me trouve et je me plains rarement car j'ai toujours été comme cela, » précise le Lieutenant-Colonel Mitra Chowdury, qui, tout en reconnaissant que la vie dans l'armée n'est pas facile tous les jours, encourage le plus de monde possible à s'engager. Cependant, nous confie-t-il, lorsque vous êtes loin des vôtres, loin de votre famille, de vos amis, déployés dans un pays lointain dont vous ne parlez même pas la langue, c'est assez difficile.

L'ennui est le pire des ennemis dans ce genre de situations, en particulier quand le réseau Internet ne fonctionne pas, ou lorsqu'il n'y a pas de réception pour le téléphone cellulaire, car nous ne pouvons pas communiquer avec nos familles dans ces moments là. Lorsque je suis arrivé à Yamoussoukro, le 2 juillet 2004, j'ai étonné de voir cette ville si verdoyante et ai remercié Dieu de m'avoir envoyé jusqu'ici. C'était la seconde fois dans ma vie que je foulais la terre africaine, après un séjour au Mozambique où j'étais officier au sein de l'état-major. Au Mozambique, j'ai pu faire venir ma famille, ce qui a rendu mon séjour là-bas un peu plus agréable, explique le Lieutenant-Colonel Chowdury.

Alors que j'étais vraiment très enthousiaste à l'idée d'être en Côte d'Ivoire, immédiatement après mon arrivée, j'ai un peu déchanté dès que j'ai fait ma première crise de paludisme immédiatement après ma première tournée de reconnaissance dans la zone de confiance aux alentours du 14 juillet 2004. J'étais tellement malade que je ne pouvais même pas sortir de mon lit, se rappelle-t-il, avant d'indiquer toutefois qu'il a rapidement recouvré la forme et a ainsi pu reprendre normalement ses activités.

J'ai également commencé à apprendre le Français, car je voulais être capable de communiquer avec les populations de Zuenoula, au sud de la zone de confiance, où j'étais posté. Cependant, je n'ai pas suivi ces cours pendant très longtemps mais suffisamment pour me faire quelques amis, malgré le peu de mots de Français que je maîtrise. Le Maire adjoint de Zuenoula est devenu un ami par exemple, et nous travaillons étroitement avec lui et le Maire et nous entendons très bien, pour le bénéfice des populations locales.

Il ne faut pas s'imaginer toutefois que tout est magnifique ici. Par exemple, je me suis rendu compte, le 7 novembre dernier, que les jolis buissons verdoyants que j'admirais tant dans ce pays pouvaient cacher des fusils AK-47 ! Ce jour-là, en pleine crise de novembre 2004, mise à part l'attaque dont notre base militaire a fait l'objet, l'un de nos officiers a également été pris en otage par des éléments des Forces Nouvelles. Nous avions de bonnes relations avec les autres, mais pas avec ce groupe, qui a fait le choix de nous intimider en emmenant notre officier.

Mon Commandant m'a alors dit « Tapan, vous devez mettre au point une opération pour aller le récupérer », et je lui ai répondu « entendu, chef ». Mais immédiatement après, j'ai commencé à me creuser la tête pour savoir comment j'allais m'y prendre. J'ai tenté de me remémorer ce que j'avais appris au cours de ma formation sur l'attitude à tenir face aux prises d'otages, notamment sur la façon dont il fallait traiter le preneur d'otages, le mettre en confiance, le faire parler de sa famille, afin de mieux cerner les issues possibles.

Mais par chance, je n'ai pas eu à mettre ces leçons en application car notre officier a été libéré rapidement, Dieu merci ! Maintenant, la vie est revenue à la normale et, aujourd'hui, quand je me promène dans les rues de Zuenoula en voiture, j'aime beaucoup entendre les enfants crier « Bangladesh ! Bangladesh ! Biscuits ! Biscuits ! ». Il crient ainsi car on leur donne toujours des petits paquets de biscuits.

Ça n'aura pas été une mission de tout repos, mais je suis sûr que la Côte d'Ivoire me manquera quand je m'en irai. Je prendrai bientôt ma retraite de l'armée en plus, nous dit le Lieutenant-Colonel Chowdury. Je ne sais pas ce que je ferai après mon retour au pays, mais je sais juste que je ne serai jamais homme d'affaires ou politicien car j'ai toujours eu la réputation d'être trop direct dans ma vie, conclut l'officier bangladais (Zuenoula, Mai 2005).





Produced by the UNOCI Office for Public Information. July 2005.

UNOCI Photo/PIO, July 2005.

Disclaimer - This publication is for information only and is not an official document of the United Nations. The views expressed do not necessarily represent the views of the United Nations or the United Nations Mission in Cote d'Ivoire.